

L'oeil de chat de Margaret Atwood

Francine Bordeleau

Numéro 42, décembre 1990, janvier–février 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19870ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bordeleau, F. (1990). L'oeil de chat de Margaret Atwood. *Nuit blanche*, (42), 10–13.



L'œil de chat de Margaret Atwood

À ceux qui douteraient de l'existence d'une culture et d'une littérature canadiennes, Margaret Atwood apporte une réponse affirmative sans réplique. Elle est, dit-on, l'un des écrivains canadiens — incluons à l'épithète, pour une fois, ceux du Québec — les plus fascinants de sa génération. Elle était à Montréal, parlant une langue qu'elle est loin de maîtriser parfaitement, pour les besoins de la promotion de son dernier roman, *Eye's Cat*, en français *Œil-de-chat*.

Son roman précédent, *The Handmaid's Tale* (originellement paru en anglais en 1985 et en français deux ans plus tard, chez Robert Laffont, sous le titre *La servante écarlate*) vient d'être adapté au cinéma par Volker Schlöndorff. Sorti en début d'année, le film n'a pas eu autant de succès que le roman, il s'en faut. Est-ce parce que l'histoire de cette société répressive, très proche de celle de *1984*, apparaissait trop manichéenne à l'écran sans les nuances de la narratrice du livre? Pour un cinéaste, l'anecdote n'était certes pas facile : à l'aube de l'an 2000, les États-Unis sont un pays totalitaire appelé Gilhead où la Constitution a été remplacée par la Bible ; les accidents nucléaires et d'innombrables manipulations génétiques ayant rendu la plupart des femmes stériles, les femmes jeunes et en bonne santé deviennent des génitrices attirées de l'État, destinées à porter les enfants des autres.

Mais Margaret Atwood n'est pas du genre à dire qu'on a dénaturé son œuvre. « Un film n'est pas la même chose qu'un roman et il ne serait pas réaliste de croire le contraire. Faire passer tout un roman dans un film? C'est impossible. »

Avant ce long métrage, Margaret Atwood avait déjà une certaine expérience du milieu puisqu'elle a commencé à écrire des scénarios en 1971. Son premier roman, *La femme comestible* (*The Edible Woman*), a également donné lieu à un premier scénario mais aucun cinéaste, dit-elle en riant, n'a voulu de « cette histoire longue et compliquée, très drôle et très anglaise ». Elle n'en a pas moins continué et a même écrit des textes pour la télévision. « Mais ça n'est évidemment pas l'essentiel de mon œuvre. »

Deux solitudes

C'est d'abord avec un recueil de poèmes, *Double Persephone*, que le Canada a découvert, en 1961, cette Torontoise aujourd'hui âgée de 50 ans. En 1972, avec *Survival*, un essai que tous qualifient d'import-

tant, Margaret Atwood révélait à son pays déchiré que la littérature canadienne anglaise et la littérature québécoise avaient un thème commun : celui de la survie dans une nature hostile. « Dans les deux littératures, on retrouve toujours la neige, il va sans dire, toujours les grands espaces, toujours le sentiment de combattre les grandes forces de la nature. » Ainsi, pendant que le Québec ignorait tout de la culture qui se faisait « d'un océan à l'autre », une écrivaine canadienne anglaise, aujourd'hui traduite dans une trentaine de langues, montrait l'existence d'une littérature pancanadienne. *Survival* a dû marquer la communauté anglophone. « On ne croyait pas dépasser 5 000 exemplaires; on en a vendu 100 000, dit Margaret Atwood. » Le livre est paru en français en... 1987, soit 15 ans plus tard. Et avec un titre — *Essai sur la littérature canadienne* — assez loin de l'original.

« Les œils-de-chat sont mes préférés. Lorsque j'en gagne un, j'attends d'être seule, puis je le sors et je l'examine en le retournant, encore et encore, dans la lumière. Les œils-de-chat ressemblent vraiment à des yeux; mais pas à des yeux de chats. Ce sont plutôt les yeux d'une chose qui, sans être connue, existe tout de même, comme l'œil vert de la radio, comme les yeux d'extra-terrestres. Mon favori est bleu. Je le garde bien en sûreté dans mon sac à main de plastique rouge. Je risque tous mes autres œils-de-chat, mais jamais celui-là. »

Œil-de-chat, p. 61.

Cela dit, Margaret Atwood admet que la grande éclosion culturelle du Canada anglais s'est produite un peu plus tardivement que celle du Québec, « avec environ quatre ou cinq ans de retard ». En 1960, alors que le Québec, avec Marie-Claire Blais et *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, « brûlait la maison, détruisait l'édifice, le passé », le reste du

Canada vivait encore à l'époque coloniale. « La génération avant la mienne déménageait aux États-Unis et en Europe en croyant que personne, ici, ne s'intéressait à sa littérature. Durant les années 60, faute d'infrastructures (maisons d'édition, magazines), il était très difficile pour les anglophones du Canada de publier des romans. Mais on commençait aussi à lire nos poèmes dans des coffee houses, on avait des chansonniers, des cinéastes... »

Le Canada, Margaret Atwood y croit. Rencontrée avant l'échec historique de Meech, elle était persuadée que l'accord serait sauvé à la dernière minute, *in extremis* ; elle ne pouvait pas prévoir qu'un député autochtone ferait basculer ce compromis au départ fort boiteux. « Est-ce que le problème canadien, c'est le bilinguisme ? »

Écrire en ce pays

Peut-être un peu, tout de même, pour Margaret Atwood qui aura côtoyé, sur les listes des best-sellers du *New York Times*, John Irving et James Clavell sans jamais atteindre la même notoriété au Québec. Elle connaît d'abord un succès d'estime avec *La femme comestible* (1969), *Faire surface* (*Surfacing*, 1972) et *Lady Oracle* (1976), des romans qui marquent déjà un parti pris... faut-il dire ici féminin ? féministe ? « Je ne suis pas, en tout cas, une propagandiste, et j'ai été attaquée de temps en temps par des féministes. J'écris le plus souvent à partir d'un point de vue féminin parce que je suis paresseuse, c'est plus facile. Sinon, il faut toujours vérifier de petits détails. On le remarque quand les hommes parlent des femmes. Prenez *The Little Drummer Girl* de John Le Carré, l'histoire d'une femme qui sort avec plusieurs hommes. Quelque chose manque : il ne pense jamais à la contraception. Il a oublié ce petit détail, mais pour une femme ça n'est jamais un petit détail. »

« Cordelia m'attendait. Je le sais dès que je l'aperçois à l'arrêt de l'autobus scolaire. Avant l'été, elle oscillait entre la gentillesse et la méchanceté, avec des périodes d'indifférence, mais à présent, elle se montre plus dure, plus impitoyable. On la dirait motivée par le désir de savoir jusqu'où elle peut aller. Elle me pousse à la limite, comme au bord d'un précipice : un pas en arrière, encore un autre, et je passerai par-dessus bord, je tomberai. »

Œil-de-chat, p. 139.

Faire parler l'homme, Margaret Atwood l'a tenté dans *La vie avant l'homme* (*Life Before Man*, 1979), l'histoire de l'éternel triangle amoureux déplacé dans le monde puritain du Toronto anglo-saxon. Un premier succès populaire qui sera suivi par *Marquée au corps* (*Bodily Harm*, 1981), dans lequel une journaliste ontarienne se réfugie aux Antilles pour se remettre d'une rupture amoureuse (et d'un cancer du sein). À ce roman, qui est aussi une dénonciation de l'univers masculin dans ce qu'il a de plus aberrant, succédera *La servante écarlate* où il est encore question du pouvoir masculin. Ici, dans un univers concen-

trationnaire, les hommes enlèvent aux femmes les signes de leur indépendance : la contraception, le travail à l'extérieur et l'argent.

Margaret Atwood ne s'avoue pas encore militante. « C'est un roman qui examine les totalitarismes, et le totalitarisme qui arrivera sans doute aux États-Unis si ce pays décide de poursuivre dans une veine de droite comme il a commencé à le faire. Et je m'intéresse aux sujets concernant les femmes parce que ces sujets sont, en soi, intéressants : la mentalité des femmes est complexe, ambiguë, fascinante pour un romancier. Mais je ne vois pas ces choses en noir et blanc ; c'est plutôt une espèce d'exploration. »

« Après quelques bières, il leur arrive de parler des femmes. Ils se réfèrent à leurs amies, et ils disent « ma vieille » pour désigner celles qui ont emménagé avec l'un ou l'autre. Ou encore, ils blaguent au sujet des modèles du cours de Dessin d'après nature qui changent de soir en soir. Ils parlent de coucher avec elles comme si cela ne dépendait que de leur bon vouloir. C'est alors qu'ils ont deux attitudes : un bruit de baiser retentissant ou une moue de dégoût. « Quelle vache », disent-ils. « Elle est moche » « Un vrai déchet ». Parfois, ils le disent en m'observant du coin de l'œil. Lorsque les descriptions des parties du corps sont par trop précises — « Un con comme un cul d'éléphante » — « Comment le saurais-tu, hein, t'as baisé beaucoup d'éléphantes ? » — ils se font taire les uns les autres, comme s'ils étaient en présence d'une mère ; comme s'ils n'avaient pas encore décidé de mon statut. »

Œil-de-chat, p. 243.

Retour aux sources

On ne saurait résumer autrement que par ce mot d'« exploration » le dernier roman de Margaret Atwood. L'œil-de-chat du titre, c'est une bille, ces billes que, petits enfants, l'on collectionnait avec ferveur parce qu'elles valaient davantage que les autres. L'héroïne, peintre d'âge mûr, retourne à Toronto, la ville de son enfance, pour une exposition en son honneur. Elle retrouve ce qui l'aura peut-être le plus marquée : une amitié d'enfant, destructrice, traumatisante.

« Ceci est une œuvre de fiction. Bien que sa forme soit celle d'une autobiographie, elle n'en est pas une », avertit Margaret Atwood au tout début du récit. Elle y revient en entrevue : *Œil-de-chat* n'est pas son histoire. Ou plutôt ce roman est aussi son histoire — je présume — puisqu'il est celle d'à peu près toutes les femmes. Margaret Atwood y décortique méticuleusement les rapports entre fillettes : la mesquinerie, l'hostilité, la compétition... « La sororité n'est pas naturelle, tout comme le féminisme. Les deux exigent du travail. »

« L'autre aspect du roman, poursuit-elle, c'est qu'il explore une période du développement que les écrits d'adultes ont laissée dans l'ombre : cette période de 8 à 12 ans, quand les petits garçons restent entre eux et les petites filles entre elles. Mais ces années sont très importantes puisque c'est à ce moment-là

qu'on établit la façon d'avoir des relations non familiales, qu'on rencontre le monde social.»

Ce personnage qui effectue, dans *Œil-de-chat*, un pénible retour aux sources semble tout ignorer de l'univers féminin. Lorsque l'héroïne, petite fille, entre dans le monde de ses compagnes de jeux, elle se sent transportée sur la planète Mars, dans un univers incompréhensible et indéchiffrable. «Ce n'est pas étonnant, dit encore la romancière. Les arrangements entre les garçons sont visibles, plus évidents et plus statiques. Entre filles ces arrangements sont extrêmement fluides, ils peuvent changer d'une semaine à l'autre; ils s'entourent de chuchotements, de mystères, vous tombez en disgrâce sans savoir pourquoi, les filles sont les championnes des ressentiments larvés. Si vous devez choisir entre la mesquinerie féminine et la guerre... C'est une chance que les femmes ne fassent pas la guerre: il n'y aurait jamais de survivants!»

Trompettes de la renommée

Œil-de-chat sera lancé cet automne au Danemark, en Suède et en Espagne. Un roman représente, pour madame Atwood qui partout semble plus renommée qu'au Québec, de longues tournées de promotion: le Canada, les États-Unis, la Grande-Bretagne, puis l'Allemagne, la France et enfin le Québec. Et partout, dit-elle, on comprend facilement son lieu d'origine. Même si le Canada constituait autrefois, pour l'Angleterre, une sorte de handicap. «De toutes les anciennes colonies britanniques, le Canada était considéré comme la plus ennuyeuse. L'Australie a des kangourous, la Nouvelle-Zélande des oiseaux exotiques, mais qu'est-ce que le Canada avait à proposer? Des Indiens, des autochtones, et des Québécois qui voulaient faire sauter des boîtes aux lettres. En France, être canadien anglophone n'était pas la chose la plus populaire au monde. Aucun problème, toutefois, pour les Hollandais: le Canada a libéré la Hollande pendant la guerre. Ni pour les pays scandinaves. Avec les Japonais, c'est difficile de se faire accepter comme femme. Les Américains, lorsqu'ils vous aiment, disent que vous êtes américain; après, ils corrigent...»

Et je découvre ainsi, par ce qui n'était qu'une question de pure formalité, en somme une manière de conclusion, le chemin que se sont tracé certains intellectuels du Canada anglais. Pourquoi une femme comme Margaret Atwood affirme-t-elle tenir tant au Québec? Cela apparaît, comme une sorte de mystère. ■

Entrevue réalisée par
Francine Bordeleau

Margaret Atwood possède une œuvre imposante: *La femme comestible*, Quinze, 1969; *Faire surface*, Étincelle, 1978; *Ce monde inédit*, Fides, 1980 (avec Catherine Young); *Sur l'arbre perchés*, CLF, 1980; *Lady Oracle*, Étincelle, 1980; *La vie avant l'homme*, Robert Laffont, 1981; *Marquée au corps*, Quinze, 1983; *L'œuf de Barbe-Bleue*, Libre expression, 1985; *Les danseuses*, Quinze, 1986; *La servante écarlate*, Robert Laffont, 1987; *Meurtre dans la nuit*, Remue-ménage, 1987; *Survivre*, Boréal, 1987 et *Œil-de-chat*, Robert Laffont, 1990. Elle a de plus publié un essai sur la littérature canadienne. Rappelons également qu'en 1983, le poète Michel Beaulieu réalisait une entrevue avec Margaret Atwood pour *Nuit blanche* (n° 11) dans le cadre d'un dossier intitulé: «Le Canada existe-t-il?».

Margaret Atwood

ŒIL-DE-CHAT

Robert Laffont, 1990; 22,95 \$

Avec *Œil-de-chat* (trad. Hélène Fillion), Margaret Atwood délaisse l'univers de la science-fiction dont tient *La servante écarlate* (Laffont, 1987) pour un roman de style plus intimiste, décrivant les sentiments que provoque chez l'héroïne, Éleine Risely — peintre de renom, la quarantaine passée — son retour à Toronto où elle a vécu son enfance. Devant ce roman structuré ostensiblement en *récit de vie* que narre un je féminin, la critique anglo-saxonne n'a guère hésité à soulever maints rapprochements entre les anecdotes relatées et la vie de l'auteure, y cherchant une sorte d'autobiographie voilée. Pour ma part, je choisirais plutôt de contourner l'irréductible débat réalité/fiction, car ce n'est pas là, à mon sens, que réside l'originalité du dernier ouvrage d'Atwood.

Le roman frappe d'abord par la cohérence de son discours sur la notion de temporalité, qui régit autant la composition formelle du texte que la thématique principale. C'est à l'occasion d'une rétrospective de ses œuvres picturales, en grande partie inspirées d'épisodes marquants de sa jeunesse, qu'Éleine Risely revient dans sa ville natale. L'exposition de ses toiles devient en l'occurrence un véhicule capable de faire converger une époque révolue et le moment présent. Le dédoublement subtil de la voix narrative mime parfaitement cette fusion temporelle vers laquelle tend le récit: les propos de l'adulte aguerrie se mêlent presque sans discrimination, par le relais du temps verbal au présent, à la vision ludique de l'enfant. Procédé qui a pour effet d'abolir la distance entre les multiples visages participant de l'identité du moi, de transfigurer la trame linéaire d'une biographie en «une série de transparents liquides superposés» que «l'on ne regarde pas en arrière le long du temps, mais plutôt au travers, comme dans de l'eau» (p. 11). Une semblable élasticité temporelle se voit reprise dans la métaphore centrale associée à l'héroïne: une bille qu'elle baptise secrètement son *œil-de-chat*; une sorte de talisman, d'objet fétiche remontant à ses distractions d'écolière, qui lui donne accès aux dimensions occultées par l'apparence des êtres et des choses et dans lequel, à mesure qu'elle vieillit, se révèle concentrée en un microcosme kaléidoscopique l'étendue de son existence.

La force du roman tient également au portrait non stéréotypé qui se dégage du comportement des fillettes préadolescentes. Car le retour d'Éleine est largement hanté par le souvenir des tensions irrésolues caractérisant ses premières amitiés, dont se détache la figure maligne de Cordelia. L'auteur n'épargne rien de la violence des jeux de pouvoir, de la brutalité des manipulations que s'infligent mutuellement celles que la société tient traditionnellement pour dociles et pacifiques.

Les lecteurs fidèles de Margaret Atwood apprécieront l'évolution d'un imaginaire toujours riche et stimulant; *Œil de-chat* constitue pour les autres une excellente introduction aux écrits d'une grande dame des lettres canadiennes. ■

Cécilia Wiktorowicz